

Cahiers LandArc 2022 - N° 48

MODERNE

Le couteau dit « flamand » :
artefact maritime et colonial



LandArc

ARCHÉOLOGIE
RECHERCHE
COMMUNICATION

Le couteau dit « flamand » : artefact maritime et colonial

Christian Lemasson⁽¹⁾

Mots-clés:

Archéologie, couteau, traite, marine, colonies, XVII^e-XVIII^e siècles.

Keywords:

Archaeology, knife, trade, marine, colony, 17th-18th centuries.

Résumé:

La configuration d'un objet peut le rendre apte à plusieurs utilisations auxquelles il n'était pas initialement et intentionnellement destiné. L'usage maritime et paysan d'un outil coupant pouvait être réuni dans un même contexte familial, passant par commodité de l'un à l'autre. Il en est ainsi du couteau dit « flamand », appelé aussi « couteau de marin », « belduque », « cuchillo flamenco », « Boschermesser », « Boots-man-mes », « Dock-mes », « boatswain's knife », « Dutch knife », en fonction de la nation qui en faisait le vecteur de son commerce maritime. Il fut le couteau du quotidien des Hollandais, des marins. On le trouvait en Amérique, en Afrique, en Asie car sa forme fonctionnelle lui ouvrit des portes et permit aux Européens de commercer avec les nations d'autres continents. Il fut l'une des marchandises de traite et ses traces archéologiques sont des marqueurs de la civilisation maritime et du commerce colonial.

Abstract:

The configuration of an object can make it suitable for several uses for which it was not initially and intentionally intended. The maritime and peasant use of a cutting tool could be combined in the same family context, passing by convenience from one to the other. This is the case with the so-called "Flemish" knife, also called "sailor's knife", "belduque", "cuchillo flamenco", "Boschermesser", "Boots-man-mes", "Dock-mes", "boatswain's knife", "Dutch knife", according to the nation that used it as a vehicle for its maritime trade. It was the everyday knife of the Dutch, of the sailors. It was found in America, Africa and Asia because its functional form opened doors and allowed Europeans to trade with nations on other continents. It was one of the trading goods and its archaeological traces are markers of maritime civilization and colonial trade.

(1) Ethnographie.

1. LE COUTEAU COMME MARCHANDISE DE TRAITE

Une fois passée les années de la navigation de découverte de la première partie du XV^e siècle, Espagnols, Portugais, Hollandais, Anglais, Français, à la quête de produits des autres continents, s'impliquèrent progressivement dans une économie de traite avec les populations locales des rivages abordés. La fondation de petits établissements fortifiés en zone côtière, comme *Elmind*⁽²⁾, fondée en 1482 par les Portugais, permettaient d'espérer l'exclusivité du commerce. A la fin du XV^e siècle, la couronne d'Espagne mettait en place, aux Amériques, les jalons de ce qui allait constituer un grand empire colonial : les Indes d'Espagne. Vers 1510, les armements hollandais, malouins et basques fréquentaient les eaux de l'Amérique du Nord pour y pratiquer la pêche à la morue⁽³⁾. Les contacts épisodiques avec les Amérindiens furent l'occasion d'une traite informelle, par l'échange de peaux de mammifères marins et de fanons de baleine contre quelques produits manufacturés dont les pêcheurs acceptaient de se séparer.

Vers le milieu du XVI^e siècle, le commerce d'échange de biens manufacturés européens contre des produits amérindiens de la chasse et de la pêche s'organisa de façon plus formelle. On voyait ainsi la création d'un commerce maritime dédié à la traite, où des cargaisons étaient constituées pour l'échange, dans l'optique pour les armateurs d'optimiser la rentabilité d'un retour de campagne de pêche. En 1542, une première expédition basque, vers le détroit de Belle-Isle, au Labrador, emportait des couteaux, des haches et diverses marchandises pour la traite. En 1565, une traite rochelaise, financée par des marchands rouennais, voguait vers les Amériques, emportant des couteaux allemands, des haches, et des marchandises de traite diverses⁽⁴⁾. A la fin du XVI^e siècle, la pratique du commerce de traite était déjà une activité bien établie et des armements organisaient des voyages dont la traite était la vocation unique. Des cargaisons de produits manufacturés européens, susceptibles d'être propices à l'échange avec les autochtones, étaient constituées : marmites en cuivre, chaudrons, haches, serpettes, couteaux, tissus, perles de verre, médailles et bagues de pacotille.

A la fin du XVI^e siècle, la colonisation de territoires ultramarins par les Européens était déjà bien avancée. L'ère des grandes compagnies de commerce maritime commençait

à poindre et le commerce des Indes espagnoles, en flottes organisées depuis Séville puis Cadix, fournissait un débouché supplémentaire aux produits manufacturés de cités de plusieurs régions européennes. Certaines marchandises embarquées ne trouvaient pas grand écho auprès des populations autochtones. Des ajustements par petites touches, permirent progressivement, aux investisseurs de mieux percevoir le type de produit qui pouvait être favorable à l'échange.

Il en fut ainsi pour les articles de coutellerie. Les Espagnols qui constituaient des cargaisons incluant des couteaux achetés en Bohême, Italie, France, Allemagne, Flandre affinèrent la constitution de leurs cargaisons de traite. L'étude des listes de connaissements⁽⁵⁾ fait apparaître deux couteaux prédominants dans les cargaisons de coutellerie : le couteau de « *Belduque* » et le « *carniceros* », un couteau de boucher. Le couteau (fig. 1) dit « *de Belduque* » fut aussi, originellement, fabriqué à Malines, en Flandre espagnole, d'où l'appellation de « *cuchillo flamenco* », « *couteau flamand* » qui lui fut parfois attribuée. C'est sous ce vocable qu'il fut désigné en France.



Fig. 1 – Couteau flamand trouvé dans la Tamise, L totale 245mm, lame 141mm, L manche 102mm, diam max 30mm, après mise en état de conservation, marquage interprétable, © Monika Buttling-Smith, licensed Thames river mudlarker.

La ville d'Hertogenbosch (Bois-le-Duc en français), en Brabant espagnol (aujourd'hui Septentrional), appelée « *Belduque* » par les Espagnols, faisait des envois importants de couteaux en Espagne, pour l'exportation vers les colonies, tant et si bien que le nom du couteau le plus présent dans les cargaisons passa de plus en plus fréquemment de l'appellation de « *cuchillo de Belduque* », signifiant couteau d'Hertogenbosch, à l'appellation, en Amérique latine, de

(2) Da Silva 2014, p. 553.

(3) Turgeon 2000, p. 167.

(4) Turgeon 2000, p. 170.

(5) arch AGI Sevilla ESTADO 1,N.98 / UIMA,717,N.36 / CONTRATACION 1110 N.2 / 1224 N.1 R.5 / 1116 N.11 / 1152 A N.9.

«*belduque*» n'indiquant plus une provenance mais le nom générique d'un couteau spécifique. C'était un couteau droit, utilisé par les populations de Hollande et ses marins. Il se portait à la ceinture, dans un étui en cuir. En Hollande, il était appelé «*Boots-man-s-mes*», couteau de marin.

Sa présence récurrente dans la constitution des cargaisons de traite hollandaises pour les côtes de l'Afrique de l'Ouest, est attestée dès 1602, par les comptes-rendus de voyage de Pieter De Marees⁽⁶⁾, commerçant hollandais, embarqué sur un bateau de la VOC, la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie*, compagnie de commerce maritime formée par l'union de six chambres de commerce des Provinces-Unies de Hollande.

Hertogenbosch comptait 40 ateliers familiaux de coutellerie. La ville bénéficiait du commerce colonial de l'Espagne. En 1581, en butte à la répression de l'Eglise catholique et de la royauté espagnole, la moitié des couteliers de la ville, de confession luthérienne, émigrèrent vers les villes de Gouda, Schagen et Amsterdam, dans les Provinces-Unies qui venaient de déclarer leur indépendance⁽⁷⁾. Ils en grossirent les effectifs couteliers. Une grande partie de la production de couteaux flamands achetés pour la traite par les Espagnols provenait désormais de Hollande. La production en Hollande y prospéra jusqu'à la fin du XVII^e siècle, où les couteliers hollandais commencèrent à se heurter à la concurrence de copies de leurs couteaux, faites à Solingen, dans le Duché de Berg, en Allemagne, proposées à un prix moindre. Solingen pouvait s'appuyer sur un effectif pléthorique de main d'œuvre bas coût, que les règlements extrêmement rigides des corporations contribuaient à asservir, sur une énergie hydraulique abondante pour les aiguiseries et sur une matière première de proximité. Les couteliers de Solingen avaient pris pour habitude d'empreindre les lames des couteaux flamands de leur production de fausses marques hollandaises⁽⁸⁾. Ces copies des couteaux hollandais trouvaient preneur chez les commissionnaires d'Amsterdam et de Rotterdam, chez des marchands de ces villes portuaires spécialisés dans les marchandises de quincaillerie d'Allemagne qui approvisionnaient les grands armements à la traite dont la VOC.

A Solingen, ces copies étaient dénommées «*Boschermesser*», ce qu'on peut traduire par «couteau d'Hertogenbosch». Pour essayer de contrer cette perte de revenu, les couteliers

hollandais prirent l'habitude de commander, à Solingen, des lames, qu'ils faisaient empreindre en Allemagne à leur marque. Les couteliers hollandais les montaient sur les manches dont ils s'approvisionnaient auprès de leurs faiseurs de manches locaux⁽⁹⁾. Le remède s'avérait pire que le mal.

En 1657, plusieurs guildes firent une demande conjointe aux Etats-de-Hollande et de Frise occidentale. Ces plaintes engagèrent les Etats, à promulguer une ordonnance, en août 1661, pour interdire aux couteliers hollandais de faire empreindre leurs propres marques, ainsi que les contremarques des guildes, sur des lames forgées à Solingen et toute vente, dans les Etats, de couteaux de Solingen, avec des marques hollandaises contrefaites. L'arsenal de sanctions était mince et se révéla peu dissuasif pour les marchands et commissionnaires d'Amsterdam et de Rotterdam. En 1662, la ville de Gouda interdit l'importation de couteaux à sa contremarque⁽¹⁰⁾. Le déclin de la coutellerie hollandaise s'annonçait. Beaucoup d'ateliers de coutellerie hollandais fermèrent boutique. Schagen perdit une grande partie de ses ateliers de coutellerie en l'espace de 30 ans, partant de 33 maîtres-couteliers, l'effectif se réduisit à 15 en 1680 puis cinq en 1716. A Gouda, qui avait compté 38 ateliers, neuf ateliers de façonnage de manches et 11 moulins à aiguiser les lames, le même phénomène se répéta, on passa à 15 ateliers. A Amsterdam, principal port d'exportation de coutellerie hollandaise et allemande, la guilde regroupait 19 maîtres-couteliers.

Les Hollandais⁽¹¹⁾, les Anglais, les Espagnols, les Français diffusèrent respectivement, sur leur zone d'influence ou colonies, le couteau flamand auprès des populations amérindiennes de la Floride, de la vallée du Mississippi, du Pays des Illinois, des rives du Saint-Laurent, de l'embouchure de l'Hudson, sur la côte du Nord-Est de l'Amérique et les Iles des grands bancs de pêche à la morue, en territoire Inuit⁽¹²⁾, dans les îles de la Caraïbe, la Martinique, la Guadeloupe, La Barbade, Saint-

(6) De Marees 1602, p. 53.

(7) van Gurp 2013, p. 177.

(8) Schmidt 2007, p. 160.

(9) Geselschap 1970, p. 31.

(10) Geselschap 1970, p. 32.

(11) Van den Bel, Hulsman 2019, p. 170.

(12) Barr 1998, p. 240 ; arch HBC A6 051.

(13) Washington Government 1897, p. 109.

Domingue, le Texas, la Baja-California, pour ce qui concerne l'Amérique du Nord. Les Hollandais l'utilisèrent comme marchandise de traite avec les Amérindiens en Guyane⁽¹³⁾. La constitution de cargaisons de couteaux flamands en provenance d'Espagne est documentée pour le Honduras, le Panama, le Chili, l'Argentine, le Pérou et la Colombie, dans les *Archivos General de Indias* à Séville. Séville puis Cadix furent le point de départ des flottes qui approvisionnaient ces colonies espagnoles. Le commerce interlope au départ de Bayonne ou Saint-Malo y contribuait également.

Solingen était devenue la principale source d'approvisionnement en couteaux flamands pour la VOC, l'IEC, l'*East India Company* de Londres, la Compagnie des Indes, basée à Lorient, et les autres armateurs se livrant aussi à la traite esclavagiste. Sur les côtes de Guinée, la traite de l'or puis la traite esclavagiste menées par les Hollandais, les Français, les Anglais, contribuèrent à la diffusion du couteau flamand⁽¹⁴⁾. On le retrouva, par l'intermédiaire du troc, entre les populations des côtes africaines et les caravaniers, sur l'axe trans-sahélien à partir de la Guinée.

La VOChollandaise, l'EIC de Londres et la CDI, la Compagnie des Indes de Lorient utilisèrent régulièrement le couteau flamand comme élément constitutif de leurs cargaisons de traite. Pour la France, des achats de couteaux flamands sont documentés pour la fourniture de l'Arsenal de Rochefort, à destination de la Nouvelle-France et pour les besoins de la marine du Roy, dans les archives de l'Arsenal⁽¹⁵⁾. Les archives de marchands thiernois documentent une production stéphanoise et thiernoise, au moins pour la période 1690-1735, pour laquelle des registres d'envois sont disponibles. Les marques de certains des fabricants de ces deux villes coutelières sont mentionnées dans les documents. Les productions françaises de couteaux flamands étaient destinées aux colonies françaises d'Amérique et à Cadix, pour la *Carrera de Indias*, la route des Indes espagnoles, au départ de Cadix. Les envois des productions françaises transitaient par les ports de Saint-Malo, Rouen, Nantes, Bayonne et Marseille. Pour la traite esclavagiste, la France autorisait ses armateurs privés et la Compagnie des Indes à acheter des couteaux flamands pour le Commerce de Guinée auprès de commissionnaires des ports hollandais, et leur magasinage provisoire dans des entrepôts sous douane, avant leur départ pour les côtes africaines. Certains

des achats de couteaux de la Compagnie des Indes ont pu être sourcés depuis leur départ d'Allemagne, passant dans les mains des commissionnaires amstellodamois, jusqu'à leur arrivée à Lorient⁽¹⁷⁾. Pour les achats de la CDI, on peut donner l'exemple d'une cargaison apportée à la Compagnie : le 19 octobre 1761, le navire *De Jonge Ave en Maria* partait d'Amsterdam et amenait à la Compagnie 14 barils de couteaux flamands. Pour la traite de Guinée, les archives de la Ferme du Domaine d'Occident indiquaient pour les Directions de Nantes et Rennes, une statistique pour le commerce de Guinée, pour les ports de leur ressort de 16 785 couteaux flamands, expédiés depuis les entrepôts sous douane, en 1753⁽¹⁸⁾. Pour l'*East India Company*, un navire de sa flotte, le *Coronation* appareillait de Londres en 1661 à destination de Fort Cormantine, pour la traite esclavagiste, avec trois barils contenant 492 douzaines de « *boatswain's knives* », une des deux appellations anglaises du couteau flamand, l'autre étant « *Dutch knife* », traduit en français par couteau hollandais⁽¹⁹⁾.

Pour le Commerce des Indes orientales, la VOC, l'EIC et la CDI ont constitué des cargaisons de traite importantes : le 3 mars 1768, le vaisseau l'Actionnaire appartenant à la Compagnie des Indes, appareillait de Lorient, pour son comptoir des Indes de Pondichéry, emportant un baril contenant 440 douzaines soit 5 280 couteaux flamands. En février 1743, les administrateurs de la Chambre d'Amsterdam de la VOC préparaient l'assortiment de cargaison pour la flotte annuelle de la compagnie, qui devait aller ravitailler la capitale de la colonie et l'approvisionner en marchandises destinées au commerce pour Batavia, l'Inde et le Bengale⁽²⁰⁾. La cargaison incluait 3 662 couteaux à manche jaune, du buis, 2 740 couteaux à manche noir et 1 830 couteaux à manches rouge, les Hollandais comme à Solingen, désignant les couteaux flamands par leur couleur figurant la matière du manche.

(14) Sundström 1974, p. 191, p. 193-194-195.

(15) arch SHD-Marine Rochefort MR 6 E 2 1-6 / MR 5 E 2 13-50 / MR 5 E 2 21.

(16) arch dep Puy de Dôme 4 E 12.

(17) arch SHD-Marine Lorient 1 P 280-a L40-45.

(18) arch Loire-Atlantique C 717.

(19) Makepeace 1989, p. 241.

(20) Gawronski 1996, p. 164.

2. LE COUTEAU FLAMAND, COMPOSANTS ET VARIANTES

Les artefacts trouvés en contexte maritime et terrestre, les représentations extrêmement réalistes et précises dans la peinture flamande et hollandaise du XVIII^e siècle (fig. 2), les gravures du XVII^e siècle, les catalogues de coutellerie et sabres des marchands allemands (fig. 3), dessinés et peints à la main, réalisés dans le dernier quart du XVIII^e siècle, représentant les modèles de couteaux en taille réelle, permettent de documenter abondamment la conformation de ce couteau.

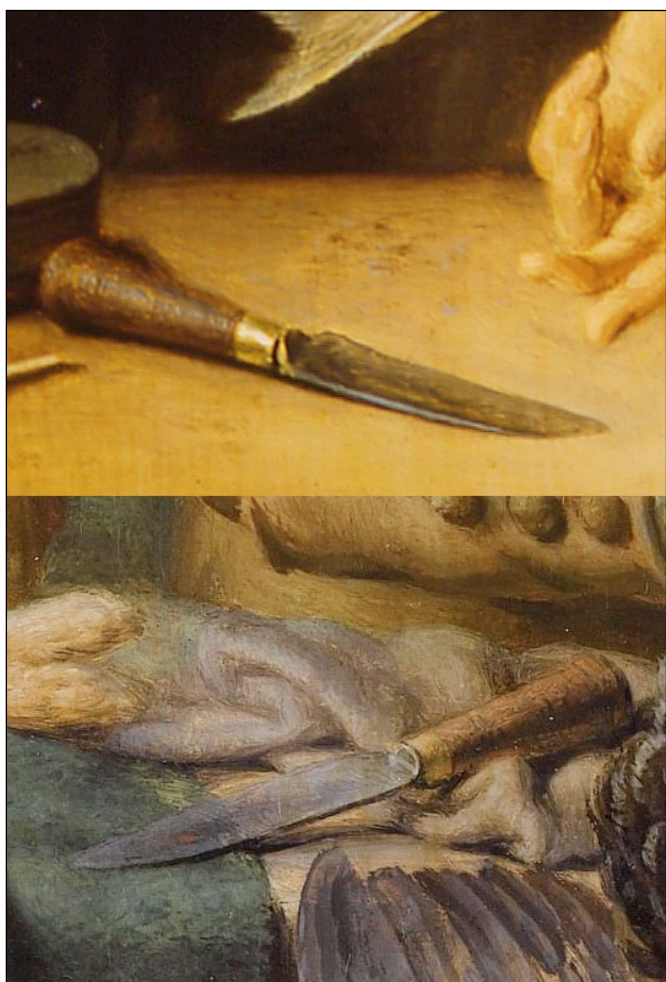


Fig. 2 – Détails, le couteau flamand représenté dans la peinture hollandaise du XVIII^e siècle, en haut : Frans van Mieris de Jonge, art 1525, ©Museum Boijmans Van Beuningen Rotterdam, et en bas Frans van Mieris, cl. ref RFEREX, © licence Alamy IY01675326.

Le couteau flamand était un grand couteau utilitaire, d'une longueur totale pouvant varier de 28 à 35 cm. La lame pouvait occuper, approximativement, jusqu'aux deux tiers de la longueur totale du couteau. Celui-ci se portait à la

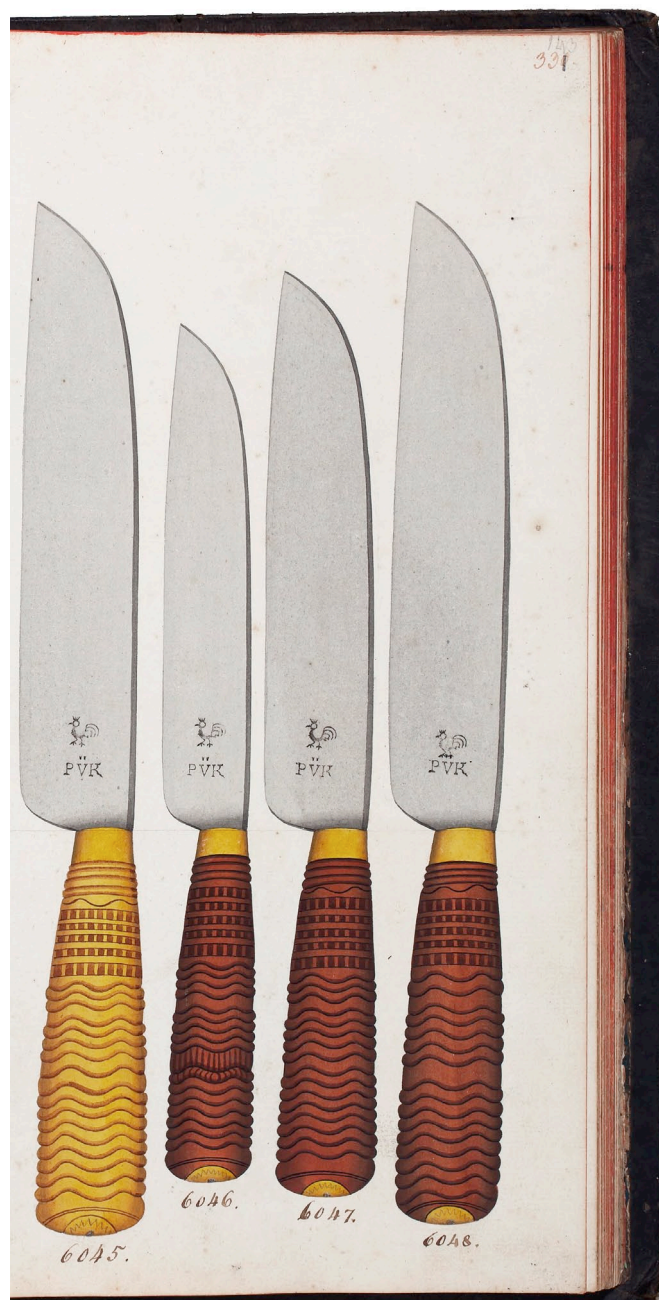


Fig. 3 – Catalogue dessiné et peint à la main, fin XVIII^e siècle, Solingen Klingsmuseum, coll MB.38-S, © Lutz Hoffmeister.

ceinture, dans un étui en cuir très simple fait d'une feuille de cuir souple repliée, avec une seule couture et deux fentes verticales faisant office de passants (fig. 11). L'étui, appelé gaine aux XVII^e-XVIII^e siècles, sheath en anglais, ne laissait dépasser qu'une partie du manche de façon à ce que le couteau ne puisse facilement s'en échapper. Certains utilisateurs le portaient en suspension au cou, comme les boucaniers de La Barbade ou suspendu par une lanière comme les Amérindiens.

La lame

La lame (Fig. 4), de forme dite « pied-de-mouton », « *sheepfoot blade* » en anglais, était en acier carboné au naturel. Cependant, environ 10% des couteaux vendus avaient une lame en fer, matériau moins cher au XVIII^e siècle. Dans les colonies espagnoles, la pointe de la lame devait être émoussée, pour être en conformité avec les arrêtés royaux en vigueur.



Fig. 4 – Lame de couteau flamand à soie non-traversante, L totale 195 mm, art 032501, © Museum Rotterdam.

La soie qui prolongeait la lame dans le manche était traversante, avec une lèvre formant une pastille ronde entre la lame et le manche, et matée en cul par une médaille, une étoile ou une simple rondelle de métal, formant cupule et arrêteur, ou non-traversante et s'enfichant dans le manche sur la moitié de sa longueur.

Le manche

Dans sa version la plus élémentaire, le manche pouvait être lisse, en bois blanc tourné (fig. 5). La longueur moyenne des manches s'établissait autour des 8 à 9 cm. À part les manches en os baleine, en corne, en os, en bois de cervidé et en bois moulé, cités dans peu de cas, les documents hollandais ou allemands ne donnaient que des indications sommaires : la couleur du manche et la taille (grand, moyen ou petit) décrivant par sa couleur la matière constituant le manche : jaune pour le buis, blanc pour le hêtre, rouge pour le gaïac (fig. 3). Le noir pourrait soit représenter de l'ébène, bois cher et improbable, ou du hêtre teinté plus probablement. Le rouge pouvait parfois indiquer du faux



Fig. 5 – Amsterdam-Rokin, couteau flamand, ensemble incomplet, L manche 109 mm, diam max 32 mm, L incomplet 176 mm, art NZR2.00523MTL359(01), Monumenten en archeologie gemeente Amsterdam, © Harold Strak.

gaïac, si l'on s'en réfère à des documents du tout début XIX^e siècle. Dans certains registres et récits hollandais, il est parlé de « *gebrande Messen* »⁽²¹⁾, des couteaux à manche brûlé, rappelant une technique utilisée en France, au XVIII^e siècle, à Saint-Etienne, pour mouler à chaud des manches de couteaux en hêtre, pour les stabiliser, cela leur donnait un fini brunâtre et les protégeait. La majorité des artefacts de manches retrouvés, à ce jour, en contexte terrestre et maritime est en bois tourné décoré. Les manches en bois tourné étaient communément ornés d'un décor répétitif réalisé avec un tour à décorer les manches de couteaux, spécialement conçu pour travailler les manches de couteaux tronconiques⁽²²⁾.

3. LE COUTEAU FLAMAND EN CONTEXTE ARCHÉOLOGIQUE TERRESTRE

Le chantier de fouille d'Amsterdam

À l'occasion de la construction d'une nouvelle ligne du métro d'Amsterdam, deux chantiers de fouilles préventives ont été opérés sous la direction de Jerzy Gawronski (*Monumenten en archeologie gemeente Amsterdam*). Ces opérations ont permis la découverte de 564 artefacts de couteaux incomplets et de manches de couteaux, lames, représentant toute l'histoire de la ville.

Le chantier du quartier de Damrak, a livré de nombreux éléments propres à cette étude. Le site de fouille se situait sur une rive de l'ancien bras de l'Amstel, à proximité du Nieuwe Brug, le Pont-Neuf, près du port du XVIII^e siècle et de nombreuses auberges et boutiques de marchands. Dans la couche correspondant à une occupation au XVIII^e siècle, sur une zone proche du pont, il a été découvert 20 artefacts de manches et ensembles incomplets (manches et lames) de couteaux flamands. Le site des découvertes était localisé sur l'itinéraire des marins qui regagnaient leurs bateaux, souvent à l'issue d'une longue soirée en auberge. Il n'est pas exclu que ces couteaux aient pu être perdus par leurs propriétaires à cette occasion.

Une assez grande homogénéité est observée, en ce qui concerne la taille des manches, 8 à 9 cm de longueur, une

(21) Cook 2012, p. 202.

(22) Cook 2012, p. 202.



Fig. 6 – Amsterdam-Damrak, L 91 mm, manche diam max 26 mm, art NZD1.00450MTL004(01), Monumenten en archeologie gemeente Amsterdam, © Harold Strak.

forme tronconique, dotés ou ayant été dotés d'une virole. Un seul manche en bois blanc, peut-être du hêtre, n'est pas décoré (fig. 5). Les autres manches sont de couleur plus foncée

pouvant évoquer du gaïac. Pour un seul des manches, la matière de teinte jaunâtre laisse entrevoir qu'il puisse s'agir d'os de mammifère (Fig. 6). Quant aux lames incomplètes, subsistantes sur deux artefacts, elles sont bien de type « pied-de-mouton », caractéristique du couteau flamand (fig. 7, 5). Certains manches présentent une forme tronconique plus évasée, leur décor est plus complexe que celui du reste du groupe. Il semblerait que les artisans qui les ont façonnés, ont accordé plus de soin à la complexité et à l'originalité du décor. Ne seraient-ils pas de facture hollandaise (fig. 8) ? Seuls deux des 20 manches ne sont décorés que par quelques striures (fig. 9). La majorité des décors (fig. 10, 12, 16, 21) sont faits d'une alternance de bandes de traits longitudinaux, de corolles de bourrelets en ondulation et d'un réseau de carrés ou losanges posés en damier, tous réalisés, comme il l'a été expliqué dans un précédent



Fig. 7 – Couteau flamand incomplet, L totale 236 mm, lame 130 mm, manche diam max 30 mm, fouille du quartier de Damrak à Amsterdam, art NZD1.00393MTL002(01), Monumenten en archeologie gemeente Amsterdam, © Harold Strak.

chapitre, sur un tour à décorer les manches de couteaux, à l'aide d'outils permettant de répéter les motifs, par impression ou enlèvement de matière. L'origine de ces fabrications fera l'objet de la discussion en fin d'article.



Fig. 8 – Manche de couteau flamand, L 109 mm, manche diam max 30 mm, fouille Damrak à Amsterdam, art NZD1.00397MTL027(01), Monumenten en archeologie gemeente Amsterdam, © Harold Strak.



Fig. 9 – Amsterdam-Damrak, L 105 mm, manche diam max 29 mm, art NZD1.00303MTL030(01), Monumenten en archeologie gemeente Amsterdam, © Harold Strak.



Fig. 10 – Manche, L 89 mm, épave de L'Aimable Grenot, épaves de La Natière, art NAT 2896, similitudes avec images n°12, n°16, n°21, ADRAMAR, DRASSM, © Teddy Seguin.



Fig. 11 – Gaine de couteau flamand, L 175 mm, l max 35 mm, épave du Hollandia Rijksmuseum Amsterdam coll. NG-1980-27-H-581 © Museum photo studio.



Fig. 12 – Plan 3 vues d'un manche de couteau flamand avec virole en laiton, L 90 mm, épave du Rooswijk, art RK17 A00745A (1) DC, © #ROOSWIJK 1740 project.

Le mudlarking, entre terre et mer: le Dutch knife, découvert dans la Tamise

En Angleterre, le *mudlarking* est une pratique autorisée de fouille de l'estran, sur la couche superficielle des 20 premiers centimètres. Entre Londres et la mer, sur la partie découvriante de la Tamise, elle est réglementée et nécessite un enregistrement auprès de l'administration. Un des fouilleurs a découvert un couteau flamand (fig. 13, 1), dont l'intégralité était préservée, qui a fait l'objet d'une stabilisation et dont la restauration a fait apparaître la marque partiellement effacée d'un maître-coutelier. Ce marquage nous a été soumis et nous avons pu identifier le fabricant allemand de ce couteau du XVIII^e siècle, ayant la disposition d'un fac-similé des registres d'enregistrement des marques de coutellerie de la Guilde des maîtres-couteliers de Solingen, débutant en 1664⁽²³⁾. On peut envisager l'hypothèse séduisante que ce couteau ait été perdu par un marin anglais d'un des bateaux quittant le port de Londres et descendant la Tamise, pour gagner le grand-large.



Fig. 13 – Découverte dans l'estran de la Tamise, d'un couteau flamand, © Monika Buttlng-Smith, licensed mudlarker Thames river.

Une découverte d'un couteau complet à l'Arsenal de Douai

Un couteau complet a été découvert en 1990 sur le site de l'Ancien Arsenal de Douai (Nord) (site 201-1990) par le Service archéologique de la Communauté d'Agglomération du Douaisis sous la conduite d'Etienne Louis⁽²⁴⁾ (fig. 14). Il comporte un manche similaire à ceux déjà évoqué avec plusieurs registres décoratifs proches de ceux retrouvés sur les manches du quartier de Damrak à Amsterdam ou à ceux de l'épave du *Rooswijk*. La lame complète présente une marque de fabrique évoquant une paire de ciseaux. Les dépôts ou cession de marques, dans le registre de Solingen présentent tous les marques avec les deux branches de ciseaux ouvertes (en croix de Saint-André), une autre marque représente une mouchette mais elle se différencie par l'excroissance sur la branche. Ainsi, plusieurs hypothèses peuvent être suggérées pour interpréter le lieu de fabrication: soit elle ne provient pas de Solingen, soit il s'agit peut-être d'une fausse marque hollandaise sur un couteau de Solingen, de provenance flamande ou brabançonne voire de l'Amstel ou encore que le couteau soit d'origine plus proche de Douai.



Fig. 14 – Couteau flamand de Douai, Ancien Arsenal @ Musée Arkeos, Communauté d'Agglomération du Douaisis.

Le couteau provient du comblement principal d'une fosse de latrines maçonnée en briques (Us 1001) et située dans la cour d'une maison bourgeoise du XVIII^e siècle. Comme c'est le cas à Douai du XVII^e siècle jusqu'aux premières décennies du XIX^e siècle, les latrines servent de dépotoir domestique et

(23) Zeichen Solingen 1684 (réédité 1934).

(24) Informations inédites délivrées par E. Louis, Service archéologique de la Communauté d'Agglomération du Douaisis.

L'Us 1001 est constituée d'un sédiment organique ayant livré de nombreux éléments mobiliers outre la faune abondante, de milliers de tessons de céramique et de verre. On note la présence de porcelaine chinoise à engobe capucin des années 1760, de faïence polychrome régionale de la seconde moitié du XVIII^e siècle ou du début du siècle suivant et, en petite quantité, de faïence fine douaisienne dont la production débute en 1787.

4. LE COUTEAU FLAMAND EN CONTEXTE D'ARCHÉOLOGIE SOUS-MARINE

Notre propos ne pourra s'appuyer que sur les artefacts de sept chantiers de fouilles sous-marines dont la datation est documentée. Les dates de naufrage des sept navires constituant notre échantillon d'étude se situent entre 1740, pour la plus ancienne et 1788 pour la plus récente. Nous n'avons pas eu accès à des informations sur des épaves plus anciennes, notamment espagnoles qui auraient pu nous donner des indications intéressantes, pour enrichir notre étude documentaire, pour des artefacts de la *Carrera de Indias* au XVII^e siècle, par exemple. Parmi les navires, dont les visuels et dessins d'artefacts de manches nous ont été aimablement communiqués par les archéologues responsables de ces fouilles, nous avons affaire à un vaisseau de guerre, un navire en voyage d'exploration, deux navires armés à la course, un navire de commerce intra-européen et deux navires marchands en route pour les Indes.

Deux *East Indiamen* hollandais, pour le commerce dit «des Indes». *East Indiaman* est le surnom catégorisant les navires se livrant à la traite des Indes et de la Chine. Ce sont les deux épaves ayant livré le plus d'artefacts de manches de couteaux.

L'épave du *Hollandia* de la VOC

Le *Hollandia* était un *East Indiaman*, navire hollandais armé par la VOC, la *Verenigde Oost-Indische Compagnie*, Compagnie unie des Indes orientales, l'équivalent de la Compagnie des Indes française ou de l'EIC, la *East India Company* de Londres. Trois navires de la VOC avaient appareillé du Texel, avec la marchandise prévue pour Batavia (maintenant Jakarta) dont tout un lot de marchandises de quincaillerie et coutellerie, acquise par



Fig. 15 – Manche provenant de l'épave du *Hollandia*, L 92 mm, diam max 31 mm, coll NG-1979-170-H-305, Rijksmuseum Amsterdam, © Museum photo studio.

la compagnie auprès d'Isaac van Zaan en Zoon, soit Isaac van Zaan et fils, marchands amstellodamois de la *Warmoesstraat*, une rue du vieil Amsterdam, à deux pas du *Nieuwe Brug*, un commerçant spécialisé dans les articles de *Neurenburgerwinkel*, c'est-à-dire articles dits «de Nuremberg», la quincaillerie allemande dont les sabres, coutelas et couteaux de Solingen. Nous avons pu consulter les registres de la VOC pour la préparation de cette flotte, en date du lundi 27 février 1743, dans le Fonds de la VOC aux *Algemeen Rijksarchief* à La Haye, les Archives royales. Nous n'avons pas trouvé, à ce stade, quelle était la répartition de la marchandise achetée à van Zaan, transportée par chacun des trois navires qui voguaient de concert : 3 662 couteaux à manche jaune, 2 740 couteaux à manche noir et 1 830 couteaux à manches rouge⁽²⁵⁾. Sur les trois navires faisant route ensemble, deux atteignirent Batavia, leur destination, le *Hollandia* fit naufrage aux Iles Scilly, au Sud-Ouest de l'Angleterre. Jerzy Gawronski indique que 200 artefacts de manches ont été trouvés sur le site, dont il donne le relevé, en sériant les manches de couteau, par motif de décor (fig. 15). Le même type de décor pouvant se retrouver sur plusieurs manches, ce qui peut donner à penser que les manches puissent avoir été faits par plusieurs artisans pour une même commande. Aucune lame n'a été retrouvée. Étant donné la spécialisation dans la marchandise allemande d'Isaac van Zaan, on peut émettre l'hypothèse que la marchandise puisse avoir été fabriquée à Solingen.

Nous avons recherché si Isaac van Zaan apparaissait dans d'autres commandes de la VOC, nous trouvons plusieurs documents l'indiquant, par exemple une importante livraison de couteaux le 29 février 1748, de la quincaillerie diverse

(25) Gawronski 1992, 1996.

«voor diverse Neurenburger Kramenÿen voor Batavia, Ceylan Bengale en de Capitoel» le 30 novembre 1753. Il s'agissait donc d'un fournisseur habituel de la VOC, ce qui nous donne à penser que ces achats de couteaux flamands fabriqués en Allemagne constituaient une pratique habituelle de la compagnie. D'autres artefacts de même origine sont donc susceptibles d'être retrouvés sur d'autres sites d'épaves.

L'épave du Rooswijk, riche en informations

Ayant appareillé du Texel, le *Rooswijk*, un *East Indiaman*, de la VOC, armé pour le commerce des Indes, fit naufrage en 1740, sur les bancs de *Goodwin Sands*, au large du Kent, Angleterre, alors qu'il partait pour Batavia.

L'opération de fouille archéologique baptisée *#ROOSWIJK 1740 project*, sous la direction de Martijn Manders (*Rijksdienst voor het Cultureel Erfgoed*) du ministère hollandais de la culture, s'effectue en partenariat et cofinancement avec *Historic England*, le service anglais des monuments historiques et l'opérateur délégué *MSDS Marine* coordonné par Alex Bliss pour la partie archéologique⁽²⁶⁾. La mise en condition de conservation des artefacts est réalisée dans les installations du service de la recherche du Fort-Cumberland.

Le *Rooswijk* avait pour cargaison principale, un chargement d'argent à destination des colonies, pour financer les activités de la VOC. Dans les artefacts, extraits des concrétions, il y avait un baril de lames de coutelas et une caisse de coutellerie contenant, des couteaux flamands rangés en couches superposées, dans la caisse (fig. 16). Les couteaux

avaient été emballés, côte à côte, et tête-bêche. Le décor de chacun des manches était identique à son voisin. Sous les couteaux flamands étaient conditionnés, selon la même disposition, des couteaux d'un autre modèle. L'équipe de fouille nous a fait parvenir une radiographie d'une concrétion, enchâssant un couteau à gaine, pour voir quel pouvait être notre lecture. La marque d'un fabricant était clairement lisible sur la radiographie. L'imagerie révélait tous les détails d'un couteau flamand, dans sa gaine en cuir, encapsulé avec sa gaine, dans la concrétion. On pouvait distinguer une boucle à hauteur de la virole, évoquant les couteaux flamands à boucle avec leur gaine, mentionnés dans le registre du marchand thiernois Chassaing. La marque qu'Alex Bliss nous demandait d'identifier représentait un écusson avec deux coutelas. Nos recherches nous ont permis d'identifier la marque, sur les registres de la Guilde des maîtres-couteliers de Solingen. Son dépôt était contemporain de la date du naufrage. Les séries de couteaux au décor strictement identique, nous invitent à émettre l'hypothèse que les manches pouvaient très bien avoir été réalisés par un même façonneur (fig. 15, 12). Des différences indiqueraient que certaines douzaines puissent avoir été réalisées par plusieurs façonneurs pour un même coutelier ou que des douzaines de couteaux puissent avoir été fabriquées par des maîtres-couteliers différents pour satisfaire une même commande et regroupés par le marchand.

L'épave de La Boussole

La *Boussole* et l'*Astrolabe*, deux navires de charge français requalifiés en frégates, appareillèrent pour une circumnavigation d'exploration et de découverte à la demande de Louis XVI, Roi de France. Jean François de la Pérouse, en reçut le commandement. Il emmenait une équipe de savants.

En juin 1788, les deux frégates firent naufrage à Vanikoro, un archipel des îles Salomon. L'exploration des deux épaves donna lieu à plusieurs campagnes de fouille, sous la direction de Michel L'Hour et d'Elisabeth Veyrat, responsables scientifiques de la mission, pour le DRASSM, avec la collaboration de l'ADRAMAR et des plongeurs de



Fig. 16 – Concrétion de couteaux flamands, extraits d'une caisse qui contenait plus d'une centaine de couteaux, épave du ROOSWIJK, art RK17 A00030 (3) DC, © #ROOSWIJK 1740 project.

(26) Zeebroek et al. 2010.



Fig. 17 – Epave de La Boussole, expédition de La Pérouse, localisation du lieu de découverte des manches, Raymond Proner, Elisabeth Veyrat, DRASSM ADRAMAR association Salomon, © Pierre Larue AS.

l'association Salomon présidée par Raymond Proner⁽²⁷⁾. Nous n'aurions pas inclus cette épave dans notre échantillon, si miraculeusement, à la dernière plongée de la campagne de fouille, l'un des membres de l'équipe n'avait été intrigué par un éclat brillant dans une anfractuosité (Fig. 17). L'éclat provenait, en fait, d'un médaillon métallique placé en terminaison d'un manche de couteau flamand. 20 manches, lot BOU259, dont la plupart étaient fortement dégradés, ont pu être dégagés⁽²⁸⁾ (fig. 18, 20). Certains étaient plus lisibles. Un des artefacts portait une lame incomplète. Sur certains des manches, le médaillon était encore en place en terminaison de manche (fig. 19). Les médaillons des couteaux, étaient empreints soit à l'effigie de Louis XVI avec l'inscription LVD XVI REX DG RF, signifiant Louis XVI Roi de France par la Grâce de Dieu, et les autres IOSEPHVS. Il encerclant l'effigie de Joseph II, Josephus de tweede, souverain-empereur d'Autriche et des Pays-Bas autrichiens.



Fig. 18 – Dans les mains d'Elisabeth Veyrat, ce manche de l'épave de La Boussole, à sa sortie de l'eau, surprenant état de conservation, Raymond Proner, Elisabeth Veyrat, DRASSM ADRAMAR Association Salomon, ©Yves Bourgeois.

Ces couteaux étaient destinés à faire des cadeaux pour entamer de bonnes relations avec les populations locales et pour monnayer les achats de vivres.



Fig. 19 – Certains des manches de l'épave de La Boussole portent encore, en cul, une médaille formant cupule terminale, Raymond Proner, Elisabeth Veyrat, DRASSM ADRAMAR Association Salomon, © Paintoux Dancel.

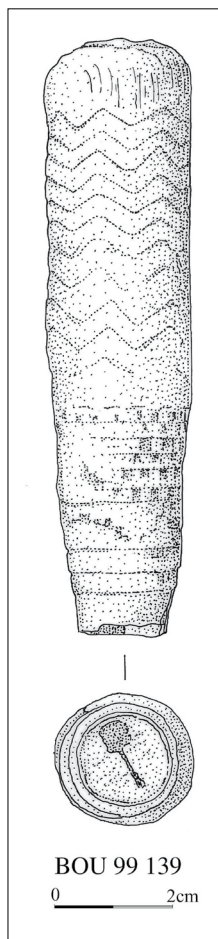


Fig. 20 – Dessin profil et coupe d'un manche de l'épave de La Boussole, art BOU 99 139, Raymond Proner, Elisabeth Veyrat DRASSM ADRAMAR Association Salomon, © dessin de Marie-Noëlle Baudrand.

Les factures des achats de marchandises opérés pour la constitution du chargement des deux navires sont conservées aux Archives Nationales, en série Marine. Gaziello⁽²⁹⁾ mentionne le marchand Quesnel de Rouen, pour les achats de couteaux de l'expédition. Nous avons pu constater une même pratique de pose de médaillons, en terminaison de manche de couteaux flamands, sur des catalogues dessinés et peints à la main de Solingen (fig. 3), contemporains de l'expédition de La Pérouse. Pour un envoi à La Martinique, un commissionnaire du Havre, recourait, en 1785, l'année même de la préparation de l'expédition, à l'achat, pour un client de la Martinique, de 100 couteaux flamands à Daniel Abraham Kirschbaum et Cie de

Solingen. Vu la proximité de date et la même localisation normande pour ces deux commandes, on ne peut exclure que les achats de Quesnel pour l'expédition de La Pérouse pussent avoir été aussi faits à Solingen.

(27) Association Salomon 2008.

(28) L'Hour, Veyrat 2008, p. 267.

(29) Gaziello 1984, p. 120.

L'épave de l'HMS Maidstone, un vaisseau de guerre anglais

L'HMS *Maidstone* était un vaisseau de guerre anglais de quatrième rang, armé de 50 canons, qui fit naufrage au large de Noirmoutier, en 1747. L'épave a fait l'objet de fouille, sous la direction de Bernard de Maisonneuve, impliquant l'association ARHIMS, le DRASSM et l'ADRAMAR. Un artefact de manche de couteau de 93 mm de long a été trouvé⁽³⁰⁾, présentant un décor de même inspiration que celui de certains manches des épaves du *Rooswijk* (fig. 12), du *Hollandia*, de l'*Aimable Grenot* NAT 2896 (fig. 10). Sa présence sur un navire de guerre nous permet d'envisager fortement qu'il puisse s'agir d'un couteau de bord, à l'usage des marins dans l'activité du métier et pour la consommation alimentaire.

L'épave de l'Alcide, un corsaire malouin

L'Alcide était un navire malouin, armé à la course, qui sombra, en baie de Morlaix, en 1747. L'épave, sous la direction d'Olivia Hulot a été fouillée par le DRASSM. Trois artefacts de manches de couteau flamands y ont été trouvés⁽³¹⁾ : 747 ALC 29, 748 ALC 29, 749 ALC 29 présentant des fortes similitudes en matière de décor et de forme, avec ceux du *Rooswijk*, de la *Jeanne Elisabeth*, du *Hollandia*, de l'*Aimable Grenot* (fig. 10, 21, 12, 16). On peut supposer, vu la vocation du navire, qu'il s'agit de couteaux de bord. Un quatrième manche fait partie de l'assemblage, sa forme et la plus forte section de la soie de la lame, également absente, ne permettent pas de conclusions concernant cet artefact. Les manches de couteaux sont exposés au Musée Maritime de Carantec.

Les épaves de La Natière, l'Aimable Grenot

L'épave *La Natière 2* fut identifiée postérieurement à sa découverte⁽³²⁾. Il s'agit du corsaire malouin l'*Aimable Grenot* qui fit naufrage en baie de Saint-Malo en 1749. L'épave a été fouillée par l'ADRAMAR et le DRASSM sous la direction de Michel L'Hour et Elisabeth Veyrat. Deux artefacts de manches, Nat 2920, à décor à bourrelets épais (fig. 22) et Nat 2896, à motifs plus fins (fig. 10) y ont été découverts⁽³³⁾. Ils sont interprétés comme couteaux de bord. La même remarque apparaît, à la comparaison avec les manches

du *Rooswijk*, du *Hollandia* et du *Maidstone* qui peut nous faire émettre l'hypothèse d'une fabrication en Allemagne, à Solingen.

Le Jeanne-Elisabeth, navire marchand suédois

Le *Jeanne-Elisabeth* ou *Johanna-Elisabeth* était un navire suédois, armé au commerce qui accomplissait le voyage entre Cadix et Marseille⁽³⁴⁾. Il fit naufrage devant Maguelonne en 1755. La fouille menée par le DRASSM, sous la direction de Marine Jaouen a permis la découverte d'un manche de couteau n°19362 (fig. 21). La cargaison du navire est documentée, ce qui exclu qu'il fit partie des marchandises. La fonction de couteau de bord est donc privilégiée. Il est, à l'instar des manches des trois navires précédemment cités, de facture comparable aux artefacts dont il est question pour ces épaves. Ce manche de couteau est conservé au Musée de l'Ephèbe et d'archéologie sous-marine d'Agde.



Fig. 21 – Manche provenant de l'épave du *Jeanne-Elisabeth*, L 93 mm, diam max 25 mm, Marine Jaouen DRASSM, Musée de l'Ephèbe et d'archéologie sous-marine Agde © Claude Cruells.



Fig. 22 – Manche à comparer avec celui du *Hollandia*, épaves de *La Natière*, L 86 mm, l'*Aimable Grenot*, art NAT 2920, ADARAM DRASSM © Teddy Seguin.

(30) De Maisonneuve 1991, p. 160.

(31) Informations inédites d'O. Hulot, DRASSM.

(32) L'Hour, Veyrat 2000-2004.

(33) Informations inédites d'E. Veyrat.

(34) Jaouen et al. 2017.

5. DISCUSSION

Les données dont nous avons disposé pour cette étude, reposent, pour la fin du XVI^e siècle, uniquement sur les sources archivistiques. L'objet est nommé, la clientèle cible et les vecteurs sont documentés par les archives. Nous ne savons pas si l'aspect de ce couteau dit «flamand» était, à cette époque, identique ou s'il a subi des transformations, avant la deuxième moitié du XVII^e siècle, époque pour laquelle nous pouvons croiser sources iconographiques et archivistiques. Le XVIII^e siècle est, largement documenté par la fouille archéologique. Cela laisse des pistes à creuser tant en Europe, que dans les anciens territoires colonisés ou prospectés par les Européens où les explorateurs et les grandes compagnies du commerce de l'Inde ont pu se servir de ce couteau comme monnaie d'échange ou pour favoriser de bonnes relations avec les populations locales (fig. 23). La recherche d'artefacts de manches de couteaux, dans des épaves du XVII^e siècle, de navires de la *Carrera de Indias* pourrait livrer des indications intéressantes. Les manches en bois sont plus aptes à la conservation, quid de la corne dont les conditions de conservation sont quasi-nulles en contexte maritime. La découverte d'épaves comme celle du *Rooswijk*, avec des cargaisons encore emballées est rare mais si riche en informations.



Fig. 23 – Gravure hollandaise représentant le commerce de traite, xvi^e siècle, Rijksmuseum Amsterdam, coll RP-P-1908-3408, © Museum photo studio.

6. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Association Salomon 2008 :

Association Salomon, *Le mystère Lapérouse ou le rêve inachevé d'un roi*, Editions de Conti, 2008, 400 p.

Barr 1998 :

W. Barr, « The eighteenth century trade between the Hudson's Bay Company and the Hudson Strait Inuit », *Arctic*, vol. 47, n° 3, 1998, p. 236-246.

Cook 2012 :

G. D. Cook, *The maritime archaeology of West Africa in the Atlantic world, investigations at Elmina, Ghana*, Anthropology dissertations, 99, Syracuse University, déc 2012, 314 p.

De Maisonneuve 1991 :

B. et M. de Maisonneuve, *Le Maidstone, miroir d'une mémoire*, Edition ARHIMS, 1991, 189 p.

De Marees 1602 :

P. De Marees, *Beschryvinge ende historische verhael, vant Gout Koninckrijck van Gunea*, Amsterdam, 1602 (réédité 1925), 314 p.

Fachschule für die Stahlwaren Industrie 1934 :

Zeichen der Messermacher-Rolle, fac-similé, 1684-1875.

Gawronski et al. 1992 :

J. Gawronski et al., *Hollandia Compendium, a contribution to the history, archeology, classification and lexicography of a 150 ft. Dutch East Indiaman (1740-1750)*, ed Elsevier-Rijksmuseum Amsterdam, Amsterdam, 1992, 529p.

Gawronski 1996 :

J. Gawronski, *De Equipagie van de Hollandia en de Amsterdam*, ed. De Bataafsche Leeuw, 1996, 315 p.

Gaziello 1984 :

C. Gaziello, *L'expédition de La Pérouse 1785-1788 réplique française aux voyages de Cook*, CTHS, Paris, 1984, 323 p.

Geselschap 1970 :

J. Geselschap, « Messen uit Gouda », *Holland Regionaal-Historisch Tijdschrift*, 2, avril 1970, p. 29-32.

Jaouen et al. 2017 :

M. Jaouen et al., « L'épave de la *Jeanne-Elisabeth*, 1755 (Villeneuve-lès-Maguelone, Hérault). 2008-2016, bilan de

huit campagnes de fouilles», *Archaeonautica*, 19, 2017, p.41-86.

L'Hour, Veyrat 2000-2004 :

M. L'Hour, E. Veyrat, *Un corsaire sous la mer, les épaves de la Natière, Campagne de fouille 1999 à 2003*, 5 vol., 2000-2004.

L'Hour, Veyrat 2008 :

M. L'Hour, E. Veyrat, «Des outils aux manches tournés et décorés», dans Association Salomon, *Le mystère Lapérouse ou le rêve inachevé d'un roi*, Editions de Conti, 2008, p.267.

Makepeace 1989 :

M. Makepeace, «English traders on the Guinea Coast, 1657-1668, an analysis of the East India Company archive», *History in Africa*, vol. 16, Cambridge 1989, p.237-284.

Plumier 1750 :

P.C. Plumier, *L'art de tourner ou de faire en perfection toutes sortes d'ouvrages au tour*, ed. J. Certe, Lyon, 1750, 187 p.

Ribeiro da Silva 2014 :

F. Ribeiro da Silva, «African islands and the formation of the Dutch Atlantic economy: Arguin, Gorée, Cape Verde and São Tomé, 1590-1670», *International Journal of Maritime History*, 26, 2014, p.550-867.

Schmidt 2007 :

A. Schmidt, «Gilden en de toegang van vrouwen tot de arbeidsmarkt in Holland in de vroegmoderne tijd», *Tijdschrift De Zeventiende Eeuw*, vol. 23, 2007, p.160-178,

Sundström 1974 :

L. Sundström, *The exchange economy of pre-colonial Africa*, Hurst, London, 1974, 262 p.

Turgeon 2000 :

L. Turgeon, «Pêches basques du Labourd en Atlantique nord (XVI^e-XVIII^e siècles) : ports, routes et trafics», *Revista de Estudios Maritimos del País Vasco*, vol.3, 2000, p.163-178.

United States Commission on Boundary between Venezuela and British Guiana 1897 :

USCBVGB, *Reports and accompanying papers, extracts from Dutch archives*, Washington, vol. 2, 1897, 723 p.

van den Bel, Hulsman 2019 :

M. van den Bel, L. Hulsman, *Les Hollandais à Cayenne, la présence néerlandaise en Guyane française 1655-1677, transcriptions françaises et néerlandaises*, éditions Ibis Rouge, Matoury, Guyane, 2019, 170 p.

van Gurp 2013 :

G. van Gurp, *Reformatie in Brabant. Protestanten en katholieken in de Meierij van 's Hertogenbosch, 1523-1634*, Hilversum, 2013, 288 p.

Zeebroek et al. 2010 :

I. Zeebroek (dir.), «Een 18de-eeuwse wraksite op de Buiten Ratel- zandbank (Belgische territoriale wateren) (I): multidisciplinair onderzoek van het vondstenmateriaal», *Relicta*, 6, 2010, p.237-327.

7. ARCHIVES CONSULTÉES EN PRÉSENTIEL

Archives départementales du Morbihan
Archives départementales de Loire-Atlantique
Archives départementales d'Ille et Vilaine
Archives départementales du Puy-de-Dôme
Archives départementales de Seine-Maritime
Service Historique de la Défense
SHD-Marine Lorient
SHD-Marine Rochefort
Archives Municipales de Saint-Malo
Archives Municipales du Havre

8. ARCHIVES CONSULTÉES EN LIGNE

Archives Nationales du Québec:
<https://numerique.banq.qc.ca>
Archives de la Hudson Bay Company Manitoba Archives
Winnipeg Canada:
<http://pam.minisisinc.com/pam/search.htm>
Archivos General de Indias AGI Séville:
PARES, <http://censoarchivos.mcu.es/CensoGuia/>
Archives France-Canada:
<https://nouvelle-france.org/fra/Pages/recherche.aspx>
Archives Royales des Pays-Bas:
<https://www.nationaalarchief.nl/onderzoeken/archief/1.04.02/invnr/>

Remerciements :

Marie Arnautou (Musée maritime de Nouvelle-Calédonie), Michiel Bartels (Archeologie Hoorn West Friesland Bureau Erfgoed WH Gemeente Hoorn Gemeente, Texel), Alex Bliss (MSDS Marine), Monika Buttling-Smith (licensed mudlarker), Nuria Casquete de Prado Sagrera (Archivo general Arzobispado, Sevilla), Olivier Chambon (Musée de l'Ephèbe et d'archéologie sous-marine, Agde), Malcom Corey (Mel Fisher Foundation), Jean-Pierre Daffniet (Musée Maritime de Carantec), Edouard Delobette, Bernard de Maisonneuve (association ARHIMS), Kenneth Gahagan, Israel Garrido (Archivo judicial del Estado de Oaxaca, Mexico), Jerzy Gawronski (Monumenten en archeologie

gemeente, Amsterdam), Kevin Gélinas (Québec), Anne Hoyau-Berry (ADRAMAR), Paul Huey (University of Albany NY), Olivia Hulot (DRASSM), Alison James (MSDS Marine), Marine Jaouen (DRASSM), Etienne Louis et Charles Boucher (Service archéologique de la Communauté d'Agglomération du Douais, Musée Arkeos), Martijn Manders (Rijksdienst voor het Cultureel Erfgoed), Simon Moore, Raymond Proner (association Salomon), Marloes Rijkelijhuizen (University of Amsterdam), Christian Roy, Jean Soulat (Laboratoire LandArc), Martijn van den Bel (INRAP-Guyane), Elisabeth Veyrat, Thierry Vincent (Archives municipales du Havre), Fred Timmer, Geoffrey Tweedale, Sixt Wetzler (Deutsches Klingenmuseum, Solingen).



Siège social :

1 rue Jean Lary
32500 Fleurance
Tel. 05 62 06 40 26
archeologie@landarc.fr
N° Siret : 523 935 922 00014



Correspondant nord :

5, rue Victor Chevin
77920 Samois-sur-Seine
archeologie@landarc.fr

www.landarc.fr

ISSN 2272-7817

